

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La critique littéraire

Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français,
numéro 14 (4^e trimestre 1987), La Critique littéraire, Ottawa,
Presses de l'Université d'Ottawa, 354 p.

Adrien Thério

Numéro 50, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38717ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1988). Compte rendu de [La critique littéraire / *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, numéro 14 (4^e trimestre 1987), La Critique littéraire, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 354 p.] *Lettres québécoises*, (50), 67–68.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français, numéro 14 (4^e trimestre 1987), *La Critique littéraire*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 354 p.

J'ai essayé de rejoindre René Dionne, le directeur-fondateur de la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* avant de parler de ce numéro 14 qui vient de paraître, pour savoir s'il s'agissait vraiment du dernier numéro de la revue comme on me l'avait laissé entendre. Mais René Dionne est en Europe. J'espère qu'il nous enverra un mot à son retour pour nous éclairer. Il serait vraiment dommage que le Conseil de recherches en sciences humaines ne comprenne pas que cette revue, depuis ses commencements, fait un travail unique de critique et de bibliographie. Elle doit coûter cher d'imprimerie puisque tous les numéros ont entre 350 et 400 pages. Mais pourquoi faudrait-il, puisqu'il s'agit d'un outil universitaire, qu'il ait tant d'abonnés pour avoir droit à tant de dollars? Ne faut-il pas ici se baser sur l'importance que la revue peut avoir pour les étudiants et les professeurs en lettres?

J'ai dit beaucoup de bien du numéro 13 qui s'intitulait *Menaud* où l'on trouvait une série d'articles qui nous présentaient des vues neuves du roman de Savard. Je viens de sortir de la lecture et relecture du numéro 14 qui s'intitule *La Critique littéraire* et, pour en dire tout le bien que j'en pense, il faudrait que je repasse chacun des articles ou des études que je viens de parcourir. Ce serait beaucoup trop long. C'est un numéro très éclectique. Il s'agit bien, en effet, de critique littéraire mais en même temps de plusieurs critiques littéraires. La première partie traite de notre dix-neuvième siècle. Nous y retrouvons un article de Gilles Marcotte sur «Octave Crémazie, lecteur». Le suivant, de Francis Parmentier, s'intitule «Arthur Buies et la critique littéraire». Cette partie se termine par une étude de Manon Brunet sur la critique littéraire au XIX^e siècle, étude qui fait un bon tour d'horizon de

tout ce qui s'est écrit de critique et sur la critique au dix-neuvième siècle tout au moins jusqu'à 1874, date de parution de *l'Histoire de la littérature canadienne* d'Edmond Lareau.

Tout cela est très intéressant et si vous connaissez peu notre dix-neuvième siècle, c'est le temps ou jamais d'en apprendre un peu plus. On aura beau dire que la littérature québécoise commence dans les années 1960, il reste que notre littérature s'étend sur plusieurs siècles et que nous trouvons des écrivains très importants dès les commencements, c'est-à-dire aux seizième et dix-septième siècles. Nous avons des ancêtres. Il est bon que des études comme celles que je viens de mentionner nous le disent.

Dans la deuxième partie de ce numéro, nous trouvons deux articles et deux études. D'abord «Paul Gay et la critique humaniste», étude due à la plume de Pierre Karch et Mariel O'Neil Karch, et un article de notre collaboratrice, Agnès Whitfield, sur la «Psychanalyse et [la] critique littéraire au Québec, 1960-1980». Paul Gay, professeur de lettres, a écrit des milliers de comptes rendus littéraires dans les journaux et revues du Québec et de l'Ontario. Il a aussi publié plusieurs manuels de littérature canadienne ou québécoise à l'intention des étudiants des collèges. Une bonne occasion de la connaître. Une bonne occasion

aussi, avec l'article de Whitfield, d'apprendre qui fait de la critique psychanalytique au Québec.

Le plus beau est encore à venir. Le plus beau, c'est d'abord un article d'André Brochu intitulé «Autobiocritique» qui commence ainsi :

Il y a vingt-cinq ans, j'étais déjà aussi jeune qu'aujourd'hui (je suis né très vieux) et je publiais, dans le Quartier latin, mes premiers articles sur une littérature elle aussi très vieille et très jeune. On l'appelait encore la littérature canadienne-française, ou canadienne d'expression française. Pour qu'elle devienne québécoise, il faudrait quelques bombes dans les boîtes aux lettres et le sursaut d'un peuple né conquis et conservé depuis dans le formol du catholicisme.

Il continue un peu plus bas, dans la même page :

J'appartenais à une génération charnière, qui allait tirer parti de l'immobilisme passé et pratiquerait sur une haute échelle l'importation d'idées nouvelles. Certes, avant nous il y avait eu La Relève, et surtout Refus global, mais nous les ignorions ou presque. Le mépris où nous tenions la vie littéraire et culturelle locale s'étendait à ses manifestations les plus audacieuses. Seule comptait pour nous l'œuvre d'un Sartre (dont m'échappait du reste la problématique proprement politique; le marxisme, même revu et corrigé par l'existentialisme, m'était étranger), d'un Camus, d'un Beckett et de quelques autres.

Je ne peux malheureusement vous citer tout cet article qui pourrait faire comprendre aux étudiants d'aujourd'hui qui pensent que nous avons toujours cru en notre littérature comment nous sommes arrivés à croire qu'elle existait vraiment. Le témoin André Brochu nous resitue dans ce monde qui se créait au Québec dans les années 1960.

Le plus beau de ce numéro sur la critique littéraire, c'est encore et surtout l'admirable article de Jean-Pierre Boucher sur *La Scouine* d'Albert Laberge. Il y a longtemps, il me semble, que j'attendais cet article. Évidemment, Jean-Pierre Boucher n'est plus le seul aujourd'hui à croire que *La Scouine* est une œuvre littéraire importante. Il y a évidemment Gérard Bessette qui a publié une anthologie d'Albert Laberge. Il préfère les nouvelles de l'auteur au roman. C'est bien son droit. Il y a aussi Thuong Vuong-Riddick qui a publié dans *Voix & Images* (vol. III, n° 1, septembre 1977), un



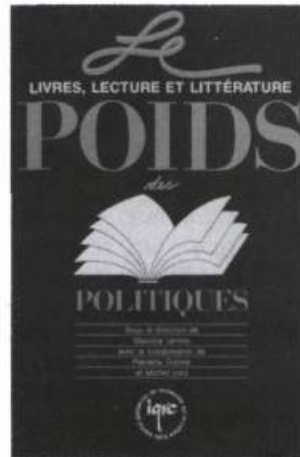
article important intitulé «Une relecture de *La Scouine*». Il y a peut-être encore un ou deux critiques qui ont de l'estime pour Laberge. Mais il y en a tellement qui ont dit du mal de *La Scouine*, le seul roman de Laberge, qui ont dit que c'était mal organisé, mal ficelé, que ce n'était qu'une succession de faits divers, qu'il fait bon enfin entendre une voix qui parle de haut et qui vient nous dire que tout cela n'est pas vrai, que Laberge savait ce qu'il faisait quand il écrivait son roman même s'il a mis dix-huit ans à le faire, qu'il y a dans *La Scouine* une structure voulue, bien pensée, une architecture enfin qu'on a refusé de voir. J'enseigne *La Scouine* depuis longtemps. Ma première lecture m'avait convaincu qu'il s'agissait d'une œuvre littéraire unique. Toutes mes relectures n'ont fait que confirmer mes premières impressions. Chaque fois, je découvrais des choses que je n'avais pas vues dans les lectures antérieures. Comme les classiques, c'est un roman qu'on ne finit plus d'explorer. Mais je souffrais quand même de toutes ces critiques négatives à l'endroit de ce roman, critiques négatives ou tout au moins tièdes qui acceptaient de dire que les nouvelles de Laberge étaient intéressantes mais que son roman était affreux. Jean-Pierre Boucher qui sous-titre son étude «L'Architexture du cercle» montre, on ne peut plus clairement, que tout est ordonné en fonction d'un tout, que les faits et gestes du quotidien banal sont consignés de façon à se rejoindre de chapitre en chapitre. Il ose même dire que les chapitres qui ont été composés après la publication du livre renvoient en fait à des idées et des actions qui sont consignés dans le roman lui-même. Qui croyait qu'il s'agissait d'ajouts qui n'apporteraient rien au livre? Presque tout le monde. Presque toute la critique littéraire d'ici. Est-ce que je me trompe? Je voudrais bien me tromper. Si je me trompe vraiment, qu'on m'écrive et qu'on me le dise. Jean-Pierre Boucher va à l'encontre de presque tout le monde. Quel bienfait! Albert Laberge méritait cela depuis longtemps.

Vous trouverez aussi dans ce numéro des comptes rendus critiques d'œuvres critiques importantes et une bibliographie de plus de 150 pages sur la critique littéraire dans les revues de 1984.

En terminant, je dis que vive longtemps cette *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*. □

Adrien Thériot

ÉCRIRE ET LIRE AU QUÉBEC : PAS TOUJOURS FACILE...



Le Poids des politiques : livres lecture et littérature, sous la direction de Maurice Lemire, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, 191 p.

Il y a longtemps qu'on sait qu'au Québec la culture ne peut vivre sans le support de l'État; il y a longtemps, aussi, qu'on sait que la littérature ne fait pas exception à la règle. Le but de ce collectif est justement de «mesurer le poids des politiques sur le livre, la lecture et la littérature» (quatrième de couverture). Dans la présentation, Maurice Lemire pose la question en ces termes : «quels effets secondaires l'intervention de l'État provoque-t-elle en plus de stimuler la culture dans un champ précis?»

Dans la première partie, «Le domaine politique», l'article de Gilbert Gagnon, «La Politique des bibliothèques publiques et de la lecture au Québec (1960-1985)», dresse un bilan du rôle gouvernemental dans l'extension du réseau des bibliothèques publiques et dans l'élaboration d'un programme de promotion de la lecture. On apprend ainsi, tableaux et graphiques à l'appui, que le Québec a fait d'énormes progrès depuis vingt-cinq ans concernant l'accessibilité au livre, mais qu'il a encore du chemin à parcourir, notamment par rapport à l'Ontario, l'éternel point de comparaison. S'ajoute maintenant une contrainte supplémentaire : la redéfinition du rôle de l'État durant la décennie 1980 entraîne des coupures budgétaires qui ne

feront que retarder le rattrapage du Québec en cette matière.

Mais dans toute cette question, quelle est la place relative occupée par le livre québécois? L'article de Pierrette Dionne, «La Littérature québécoise comme pratique de lecture de loisir. Enquêtes sur les lieux : librairies et bibliothèques», qui ouvre la deuxième partie intitulée «le domaine du quantifiable», essaye de répondre à cette question. Il fait état d'une enquête menée à l'aide d'un questionnaire auprès d'un groupe sélectionné de bibliothèques et de librairies sur la diffusion comparée des livres québécois, français et en traduction. Il ressort, d'après la compilation des résultats, que le livre québécois, tant en librairie qu'en bibliothèque, fait bonne figure. Mais — l'auteure insiste là-dessus — à cause de données lacunaires, le corpus a dû être quelque peu réduit et certains éléments écartés. Il faut donc interpréter les résultats avec prudence. Cette fragilité des conclusions est d'ailleurs mise en relief par l'importance accordée à la méthodologie du sondage qui occupe une — trop? — grande partie de l'article.

Dans le texte suivant, Gilles Pellerin traite de «L'Incidence de la Loi de l'agrément sur les librairies québécoises». Une librairie agréée est «seule admise à transiger avec les institutions publiques» (p. 87). L'auteur met en évidence les disparités régionales auxquelles ont à faire certaines librairies : bassin de population trop faible et coûts élevés de transport. Il dénonce aussi de grandes lacunes dans l'application de la loi.

Joseph Melançon, avec «L'Enseignement littéraire et ses effets de marché», donne le texte le moins «mathématique» de cette partie, le moins aride, même si la section sur l'explication française aurait pu occuper moins de place. Melançon montre bien comment les maisons d'édition ont, surtout depuis la décennie 1960, facilité l'accès à la littérature pour les étudiants par la multiplication des collections de poche. La mon-